RAOUL VANEIGEM

CONTRIBUTION À L'ÉMERGENCE DE TERRITOIRES LIBÉRÉS DE L'EMPRISE ÉTATIQUE ET MARCHANDE

Réflexions sur l'autogestion de la vie quotidienne

Bibliothèque Rivages

À la déshumanisation que le capitalisme propage en désertifiant la planète, l'expérience de sociétés autogérées oppose l'émergence de terres libres, affranchies du joug de l'État et du système économique qui détermine ses décrets. Des empires aux républiques, les modes de gouvernement du passé n'ont fait que moderniser la barbarie universelle aux dépens d'un bonheur individuel et collectif auquel aspirent des millions d'êtres. La société autogérée est la seule à pouvoir restaurer le devenir humain d'hommes et de femmes qui, réduits quotidiennement à l'état de marchandise, ont dû jusqu'à ce jour se contenter d'en rêver.

Raoul Vaneigem, né en 1934, est l'auteur du Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations *(1967), auquel le Mouvement des occupations de mai 1968 doit une part importante de sa radicalité*. La Contribution à l'émergence de terres libérées de l'emprise étatique et marchande *s'inscrit dans son prolongement critique et éminemment pratique*.

Collection dirigée par Lidia Breda

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante

Raoul Vaneigem

Contribution à l'émergence de territoires libérés de l'emprise étatique et marchande

Réflexions sur l'autogestion de la vie quotidienne

Bibliothèque Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : ZAD Notre-Dame-des-Landes,
2018 © Stéphane Mahé/Reuters

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018

ISBN : 978-2-7436-4576-2

À celles et à ceux qui préfèrent lutter
pour vivre que guerroyer pour survivre.

Au-delà de la mêlée

Les réflexions sur l'autogestion de la vie quotidienne sont nées d'une demande formulée par des jeunes gens de mon entourage, inquiets, à juste titre, du trouble et des infortunes de notre temps. Ils n'eurent guère de peine à me convaincre qu'à leur sollicitation personnelle se conjuguaient les interrogations d'un plus vaste public.

Un désarroi ne cesse de s'accroître, auquel succombent, toutes générations confondues, les populations que n'épargnent ni la paupérisation, ni les guerres, ni la violence oppressive des États et des entreprises multinationales qui les manipulent. Jamais la terre et la vie n'ont été dévastées, avec un tel cynisme, pour un motif aussi absurde que cette course au profit, dont les économistes mêmes conviennent qu'à force d'enfler outrageusement la bulle spéculative de l'argent, celle-ci va crever à la façon des cloques de gaz méphitique qui soudain remontent des profondeurs fétides d'un marais.

Au piège du « que faire ? » dans lequel une impatiente instigation – au demeurant sans malice – aurait voulu m'encager, j'opposai la fin de non-recevoir

de Scutenaire : « Prolétaires de tous les pays, je n'ai rien à vous conseiller. » Je rappelai qu'un certain Lénine avait donné un ton aussi utilitaire que pressant aux directives jadis placées sous l'objurgation de « décréter le salut commun ».

Sans doute, m'a-t-on rétorqué, mais personne ne te demande un livre de recettes. Tu n'en finis pas d'en appeler à une prise de conscience, tu nous rebats les oreilles en invoquant les cris d'agonie de la civilisation marchande, tu clames l'émergence d'une civilisation où l'exploitation de l'homme par l'homme céderait la place à une société véritablement humaine, où la souveraineté du vivant révoquerait l'ordre des *choses*. Ce que tu veux n'est pas nécessairement ce que nous voulons. Ta façon de t'exprimer nous paraît parfois trop sophistiquée. Mais qu'au moins tes rêves soient assez clairs, assez dénués d'ambiguïté, pour éviter que les nôtres tournent au cauchemar, comme il en a toujours été !

La confusion est totale, il est vrai. Les copulations obscènes entre partis politiques de gauche et de droite réjouiraient les banquiers et les patrons s'ils ne se trouvaient eux-mêmes réduits à l'état de lamentables pantins. Ne sommes-nous pas environnés de simulacres d'hommes et de femmes accrochés aux bielles de la machine à profit, de créatures éviscérées par le pouvoir, des tonneaux vides dont les insanités tambourinées résonnent par le monde parce que le monde se tait et n'ose faire entendre sa voix. Parce que nous avons peur de vivre, au

prétexte qu'*ILS* – cette forme personnalisée de l'abstraction qui nous gouverne – détiennent le pouvoir de nous écraser. Parce que préférer le mal d'aujourd'hui à ce qui demain sera pire nous dissuade de nous lever et de crever le mur de mensonges et de lamentations, un mur en papier qui nous emprisonne dans le ridicule de ses inconsistantes vérités.

« Toi qui invoques les richesses potentielles de chacun, pourquoi hésiterais-tu à te fonder sur les tiennes ? As-tu peur que ta voix demeure esseulée ? Allons ! Tu sais parfaitement quelle résonance éminemment perceptible unit *solitaire et solidaire*. Quand, au demeurant, tu serais seul à te satisfaire de tes choix, ne serait-ce pas là un moment de bonheur, arraché à la rapacité de la désespérance ? »

C'en est assez de cette complaisance scolastique qui invoque le devoir de lucidité pour ajouter chaque jour de nouveaux commentaires à un constat d'invariance : « Nous sommes la proie d'un chaos rampant dont l'inéluctable progression veut nous faire croire qu'il n'est d'autre choix que de mourir en le combattant. »

Aux cris de détresse, je préfère les vagissements d'une vie qui, au-delà de la mêlée, progresse en tâtonnant, s'affermit d'expérience en expérience, ose enfin rompre le joug de l'impossible.

Ce débat, j'aurais pu le clôturer en disant : « Ne prenez de conseil que de vous-même ! » Si ce n'avait été, du même coup, l'ouvrir d'emblée à la poésie faite par tous.

1

État des lieux

L'économie divinisée
et le règne des mafias affairistes

Dictature du profit, totalitarisme démocratique, désertification de la terre et de la vie quotidienne, l'état des lieux est aussi consternant que la résignation qui l'entérine.

Tout fait farine au moulin de la rentabilité, l'œcuménisme du libre-échange moud pareillement religions et idéologies, dictatures et démocraties, valeurs patriarcales et valeurs humaines. L'envers et l'endroit forment une mixture dont se pétrit un pain amer et quotidien.

Le culte de l'argent et de la valeur d'échange n'a jamais cessé d'ériger des autels sur lesquels étaient sacrifiées les existences terrestres et leur propension au bonheur. Ces monuments expiatoires, hier encore sanctifiés par le Dieu auquel ils étaient dévolus, n'ont désormais que faire de fastes et de cérémonies sacrées ou profanes.

Pourquoi l'empire du profit s'embarrasserait-il d'une caution céleste, de spiritualité, de dogmes, de Causes, d'éthique, de justifications, de prétextes, de faux-fuyants, alors que l'extorsion de fonds se pratique impunément, à découvert, avec

des mains armées par l'État et par les multinationales qui, au reste, se passent le plus souvent de son accréditation légale ?

Une manière de syncrétisme divinise l'Argent. Il impose son autorité absolue et supplante les vieilleries religieuses et idéologiques. Hors du pontificat financier et de son Église, point de salut ! Ce Saint-Esprit *modern style*, dont l'efficacité se veut supérieure au micmac théologique du même nom, n'en est pas moins jésuitique et papelard en ses desseins. Comment ne pas s'aviser en effet que le prône de Guizot, « enrichissez-vous », résonne de nos jours dans une salle d'apparat qui se fissure de toutes parts ? Le système est en état de faillite frauduleuse, mais qu'importe ! Il restera rentable tant que tarderont à venir le krach financier, qui le démantèlera, et l'émergence d'une humanité qui l'enfouira dans le passé.

La gouvernance de l'absurde et de l'inhumain résulte d'une économie de pillage qui fait de l'appât du gain le principe de toute relation sociale

Nous sommes la proie d'une logique absurde qui obtempère aux impératifs du commerce et nous persuade d'appeler « nécessité » ce qui va à l'encontre de nos plus chers désirs. L'aberration